



HAL
open science

Ces chaussures, que vous voyez là

Michèle Coquet

► **To cite this version:**

Michèle Coquet. Ces chaussures, que vous voyez là. Violaine Schwartz; Cecile Loyer. Et donc !, L'Oeil D'or, 2024, 9782490437320. hal-03433559v1

HAL Id: hal-03433559

<https://hal.science/hal-03433559v1>

Submitted on 26 Dec 2024 (v1), last revised 7 Jan 2025 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Ces chaussures, que vous voyez là

Ce n'est pas rien une chaussure, et il y en a dans *Et donc...* Escarpins noirs, petites bottes roses en plastique à peinture d'enfant et bottes de jardinage, claquettes de piscine, ballerines, progressivement extraits de deux sacs dont on aimerait que, tels ceux des contes, ils ne se vident jamais afin que dure l'énoncé de ces histoires singulières, de vraies histoires de vie, d'hier, d'aujourd'hui, recueillies par Cécile Loyer et Violaine Schwartz et mises en récit par Violaine Schwartz, toutes contenues dans ces sacs par des chaussures.

Ce ne sont pas rien en effet que les chaussures, modelées au pied et par le mouvement de celle ou celui qui les porte et les use par son poids, l'allant de sa démarche, l'appui imprimé au sol du marcheur, ou, ici, de la danseuse ; et elles sont sans doute l'élément du vêtement qui, par leur fonction, leur emplacement même, au plus près de ce sol sur lequel nous nous tenons debout, révèle avec précision les formes du corps qu'elles habillent et protègent, l'empreinte physique de l'absent lorsqu'elles traînent là, comme un prolongement de sa personne par la grande intimité qui les y lie, ce qui retient les traces du vivant, même après la mort : « J'ai une amie qui porte les chaussures de sa grand-mère, afin qu'elle continue à arpenter le monde », écrit Vinciane Desprets¹. « Nous portons tous en nous le corps de nos ancêtres », nous disent à leur tour Violaine Schwartz et Cécile Loyer, dont certains traits du visage, certaines fulgurances des expressions et esquisses de gestes se nichent dans les nôtres ; les objets ont ce rôle-là, même les plus triviaux, peut-être surtout ceux-là, de tenir ensemble les vivants avec les morts.

Et c'est en somme ce que nous raconte une partie des histoires qui forment la trame narrative de *Et donc...*, des histoires universelles de choses qui nous inscrivent dans une lignée, aussi vieilles que l'humanité elle-même, tant la transmission est au cœur de ce qui nous constitue, qu'il s'agisse d'objets, de langue, de gestes, de corps : ce qui circule d'une génération à l'autre nous oblige souvent, nous façonne toujours, nous aménage un lieu ou une place dans l'écoulement du temps. Nous connaissons bien ce pouvoir des objets, et, peut-être de manière plus confuse, le fait que nous sommes faits de la langue et des gestes de ceux qui nous ont précédés ; cette expérience intime, profonde, mais à peine réfléchie tellement elle nous est familière, accompagne la perception et la compréhension qu'ont les spectateurs de ce qu'ils voient et entendent sur la scène de *Et donc...* une expérience qui tire son origine de « cette propriété unique que l'homme possède de placer sa mémoire en dehors de lui-même² ».

Universelles sont donc ces histoires, et on les retrouve loin d'ici, un peu partout au sein des sociétés humaines, ce que les anthropologues, j'en fais partie, connaissent bien. Ce sont des histoires d'attachement, d'attachement réciproque : en effet, que nous y tenions particulièrement, et ce sont les objets mêmes qui nous attachent. Voici un exemple, presque une parabole. Les Bwaba, une société d'agriculteurs du Burkina Faso, distinguent deux grandes catégories d'existants, les « choses » sans importance – nombre d'animaux, de végétaux et de minéraux – et ceux qui sont pourvus d'un *boni* ; ce terme désigne premièrement l'ombre portée, ou le reflet dans l'eau ou dans un miroir, d'un être animé, et par extension le double de la personne ou de l'animal, mais il y a aussi des choses qui ont un *boni*, comme certains minerais ou objets réalisés dans le métal qui en est issu, tels l'or ou le fer. Au cours du sommeil, ce que l'on croit rêver est ce que voit ou entend notre *boni* qui se détache alors du corps pour rencontrer d'autres *bonna*, ceux des êtres peuplant les rêves, et

¹ Vinciane Desprets, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, 2017, Paris, La Découverte Poche, p. 35.

² André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, 1965, Paris, Albin Michel., p.34.

parfois, ceux des défunts. Dans le cas d'une femme ou d'un homme qui a des difficultés à se fixer territorialement (parmi les personnes fréquemment citées, il y a la femme infidèle, le chasseur, ou autrefois le guerrier, dont l'assiduité exagérée à fréquenter les espaces de brousse est considérée comme mettant en danger sa vie même, mais aussi le fils ou la fille qui désirent migrer au loin), on attache à un pilier de leur maison des objets dont le lien est si fort à leur propriétaire qu'ils en sont eux-mêmes affectés, ou comme habités par ce dernier : cuiller à sauce, bracelet, collier, panier pour les femmes, couteau, houe, arc ou fusil, pour les hommes, un geste qui permettrait de retenir au village une partie de leur *boni* et d'intervenir de manière à les faire revenir ou à les empêcher de partir ; par définition on ne peut en effet survivre sans son *boni*, à moins de risquer la mort, qu'elle soit physique ou, pourrait-on dire, psychique, lorsqu'il y a perte de la raison. En agissant de la sorte, les Bwaba signifient que ces objets ne peuvent être enlevés à leurs possesseurs, car ils en sont comme des substituts, et susceptibles, en certaines occasions, de prendre la place du corps vivant lui-même : lorsque la personne est sujette à des intentions pouvant lui nuire, l'objet, cet autre "corps", viendrait prendre le relais. On l'attache, pour que la personne reste là ou revienne de son voyage mental. Le recours au même mot pour désigner l'ombre, le double et l'objet signifierait que celui-ci est le *boni* de telle ou telle personne, en tant que l'intensité de la relation qui l'unit à son propriétaire, construite par l'usage et éventuellement rituellement confirmée, serait équivalente à celle qui lie pour la vie tout être à son ombre ou à son double : « On mêle les âmes dans les choses ; on mêle les choses dans les âmes. On mêle les vies et voilà comment les personnes et les choses mêlées sortent chacune de sa sphère et se mêlent »³ écrivait Marcel Mauss dans son essai sur le don.

« Je suis dans la construction des mémoires », précise encore une dame originaire de Dieppe. Les histoires de *Et donc...* nous tirent inévitablement aussi vers une des propriétés essentielles des objets, qu'ils soient ou non pris dans une transmission et dans une arborescence d'affects et d'émotions : tout artefact, produit de savoir-faire et de techniques, porte, plus ou moins marquées, les traces de l'usage que sa forme et sa fonction induisent, appelle à ce que se renouvellent les gestes – manipuler, toucher, astiquer, frotter, dépoussiérer... – le confirmant dans son existence, témoigne de l'époque de sa conception, et constitue en conséquence un condensé de mémoires. Comme le dit admirablement l'un des diseurs d'histoire : « Je trouve ça beau de maintenir en vie des objets oubliés, des gestes perdus, des objets anciens ». Et même un galet poli par la rivière, dès lors qu'il a été trouvé, ramassé et gardé, devient à son tour refuge pour les gestes et les actions qui l'ont extrait de la masse indifférenciée des choses qui constituent la matérialité du monde, pour en faire un objet de mémoire, celle, en premier lieu, de la marche qui a porté à sa découverte.

Ce diseur, également poète aux « yeux d'enfants », souligne un autre élément essentiel, que connaissent bien en effet les enfants et les artistes, pour l'expérimenter tous les jours. Il nous déporte vers un horizon différent, laissant derrière la mélancolie d'un passé où sont exilés, et les objets n'y peuvent rien, nos ancêtres et nos défunts, pour ouvrir au contraire sur les joies de la création : toute chose, jetée, de rebut, trouvée là, donnée, héritée, dès lors que nous la choisissons, peut être aussi une promesse de mondes futurs à inventer. Le sésame du « ça pourra toujours servir plus tard », que nous pratiquons tous, porte en germe cette espérance de jeunesse recommencée.

Ainsi va *Et donc...* déroulant de manière exemplaire les fils d'une pensée de l'objet, des gestes et du corps, qui nous tient vivants.

³ Marcel Mauss, *Essai sur le don*, 2007 [1924-1925], Paris, PUF, Quadrige, p. 103.

Michèle Coquet